

CD, événement, annonce. MOZART : Die Zauberflöte (Nézet-Séguin, 2018 – Deutsche Grammophon)

CD, événement, annonce. MOZART : Die Zauberflöte (Nézet-Séguin, 2018 – Deutsche Grammophon). Poursuite du cycle Mozart par le chef québécois **Yannick Nézet-Séguin** chaque été en version de concert à Baden-Baden... après Les Nozze di Figaro, Così fan tutte, Don Giovanni, L'Enlèvement au sérail... voici l'ultime opéra de Mozart, son chef d'oeuvre inspiré par l'idéal maçonnique et l'esprit des Lumières, la Flûte enchantée, composée et créée l'année de sa mort : 1791, à la fois conte initiatique et formidable légende populaire. Mozart y réinvente aussi l'opéra en allemand (et non plus en italien).

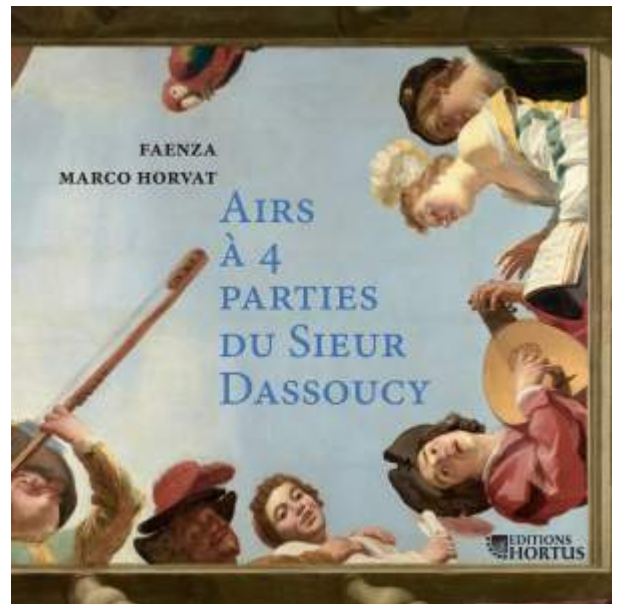
Le nouveau coffret édité par Deutsche Grammophon présente la production jouée en version de concert à l'été 2018 à Baden Baden. Déjà présents dans les précédents coffrets de ce cycle Mozart : Franz-Josef Selig (Osmin de l'Enlèvement au sérail), Paul Schweinester (Pedrillo de l'Enlèvement au sérail)... Rolando Villazon est présent dans chaque production depuis le début du cycle...



Avec le ténor Klaus Florian Vogt (Tamino) ; Christiane Karg (Pamina) ; Albina Shagimuratova (La Reine de la nuit) ; Franz-Josef Selig (Sarastro) ; Paul Schweinester, Monostatos ; Regula Mühlemann (Papagena) et Rolando Villazon (Papageno)... RIAS Kammerchor / Chamber Orchestra of Europe / Yannick Nézet-Séguin. **Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com** : probable CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2019. Sortie annoncée : 2 août 2019.

CD, critique. DASSOUCY : airs (Faenza, Marco Horvat, Hortus)

CD, critique. DASSOUCY : airs
(Faenza, Marco Horvat, Hortus).
Quel personnage et quel disque !
On ne saluera jamais trop
l'ensemble Faenza et les
Éditions Hortus d'avoir exhumé,
lui donnant vie par le peu qui
reste de sa musique, **Charles
Coypeau d'Assoucy, dit Dassoucy
(1605-1677)**, compositeur,
chanteur, poète et écrivain dont
l'existence aventureuse est un



roman qui invite à le lire, à l'écouter, nous donnant aussi
une autre lecture et une autre écoute de ce trop cocoricosé
Siècle de Louis XIV à l'image historique compassée. Il est
vrai qu'il eut peut-être la chance de vivre sa jeunesse dans
l'effervescence frondeuse, libertine, brouillonne mais
créatrice de la première partie du siècle, avant la remise en
ordre monarchique de la défaite des Frondes, la première, la
Fronde parlementaire préfigurant déjà la Révolution, avortée,
la suivante, celle des Princes, une tentative égoïste de
retour féodal. Il vécut donc et mourut avant la glaciation de
l'absolutisme et de son art officiel, qu'on appellera,
abusivement, suivant Voltaire sans examen, Grand Siècle. Le
programme ainsi enregistré par HORTUS décroche légitimement
notre distinction d'excellence : le CLIC de CLASSIQUENEWS de
l'été 2019.

Grand Siècle ?

Avec Le Siècle de Louis XIV, Voltaire a si menteusement monumentalisé le règne de ce roi (Âge d'or), histoire de rabaisser celui (« âge de fer ») de Louis XV avec lequel il fut si souvent en conflit, l'obligeant aux exils que, de cette glorification, telle la calomnie répétée dont on dit qu'il en reste toujours quelque chose, il est resté une nationaliste image d'Épinal, rarement mise en question, béatement conservée, sur la grandeur et perfection à tous niveaux de cette époque, politique et militaire, avec ses icônes culturelles sélectes, c'est-à-dire sélectionnées : Descartes, Pascal, théâtre supposé classique, Mesdames de La Fayette et de Sévigné, La Fontaine, Lully, jardins rationnels à la française pour un Versailles dont on refusa longtemps de voir le baroque aussi aveuglant que les rayons officiels de son Roi Soleil.



Ce classement par « siècles » de civilisation au sommet, auxquels succéderait une fatale décadence, était implicitement calqué sur la typologie italienne de la Renaissance, Siècle de Périclès, Siècle d'Auguste, pour exalter celui de Laurent le Magnifique à Florence, face aux « barbares » s'affrontant dans les Guerres d'Italie, les Français essentiellement. Et c'est faire peu de cas des deux-cents ans du Siècle d'Or espagnol ou du Siècle d'Or hollandais émancipé de l'Espagne, contemporains de ce Siècle de Louis XIV que Voltaire, dont le classicisme ne recule pas devant l'hyperbole baroque, l'exagération, décrète égal et même supérieur (« le siècle le plus éclairé qui fut jamais »), à l'échelle des moments clés de la civilisation.

Une exaltation d'une France idéale, à son apogée royaliste et absolutiste, dont la juste vénération révolutionnaire pour Voltaire, a même fait adopter ses clichés culturels et ses valeurs par la Troisième République triomphante. Avec ce paradoxe que l'on ignore toujours : la générosité des lois Jules Ferry de la scolarité gratuite et obligatoire pour tous, la merveilleuse égalité de savoir compter, lire, écrire,

donnait aux petits Français, pour modèle d'écriture, sujet, verbe, complément, une langue, certes facile en sa simplification, imposée en plein Ancien Régime, deux siècles plus tôt par les Malherbe et Vaugelas, prisée au mépris des Rabelais, et autres écrivains foisonnants et poètes constellants de la Pléiade. Une épuration stylistique draconienne. Et l'on ignore aussi, obnubilé par les Corneille, Molière et Racine, que les rhétoriques de l'époque, les critiquant souvent, donnent surtout pour modèle de perfection d'écriture les Cureau de la Chambre, Patru, Pellisson que nous avons oubliés...

L'enseignement, survalorisant une époque classique très brève, à cheval avec le XVIII^e siècle, néglige les écrivains des deux premiers tiers du XVII^e, qui pratiquement demeurent, sinon inconnus, aussi largement méconnus que cette longue période qui précède la prise de pouvoir de Louis XIV en 1661 : tout un courant libertin, de libres penseurs tels La Mothe Le Vayer, de poètes, Théophile de Viau, Boisrobert, Tristan l'Hermite, Saint-Amant, de romanciers dans la veine espagnole, Sorel, Scarron, Furetière, François de Rosset (l'auteur le plus lu de son temps !), sans parler de Cyrano de Bergerac qui dut sa survie à la fiction d'Edmond Rostand. Et, si l'on ajoute un temps Molière, autre fort esprit qui eut aussi fort à voir avec la censure et la cabales, des Dévots et autres, ce fut là le terreau, le milieu culturel, artistique et amical de l'irrévérencieux et libre Dassoucy.

Charles Coypeau d'Assoucy, dit Dassoucy (1605-1677)

C'est pourquoi l'on applaudit déjà ce disque qui a le mérite de rappeler à la mémoire officielle, abusivement sélective, ce personnage extraordinaire que fut Dassoucy, poète, luthiste, chanteur et compositeur, mémorialiste romancier de lui-même, sa vie fut un véritable roman, célèbre en son temps et oublié du nôtre. Du moins du grand public, mais non des spécialistes de l'époque acharnés à le faire connaître et reconnaître par des colloques et recherches [1], les érudits trop solitaires, les connaisseurs, qui lui vouons estime et sympathie. Un

compositeur écrivain et poète, aussi généreux en confidences sur lui-même et sa vie de musicien qu'il fut prodigue sans doute en cette musique, hélas, presque entièrement perdue, hors ce que ce disque révèle.

Héros picaresque

Musicien itinérant reçu dans les cours de France et d'Italie, Savoie, Mantoue, Florence, Rome, récompensé par le pape malgré sa sulfureuse réputation, Dassoucy chante aussi dans les villages pour payer pain, vin et logis, escorté de ses deux pages chanteurs, pages savoureuses sur ces tournées, virées et c'est un régal de lire des bribes de cette autobiographie, ces mémoires sans doute romancés mais poétisés par l'humour, parcelles de ses écrits dont est semé le livret du disque par Horvat lui-même, suivi d'une riche étude de l'éditrice de la partition, Nathalie Berton-Blivet, tous deux à l'évidence chaleureusement gagnés, au-delà de son intérêt artistique, par la sympathie qu'inspire ce personnage, qu'on espère contagieuse.

On se permettra, en tribut à l'auteur et hommage au disque, d'ajouter quelques anecdotes de son autobiographie d'une liberté de ton toute moderne, qui nous ravit aujourd'hui, mais dut choquer délicieusement ou scandaleusement ses lecteurs, notamment Pierre Bayle qui, lui consacre un long article détaillé, donnant la mesure de sa notoriété, dans son prestigieux Dictionnaire critique(1697). Le lexicographe est outré du portrait outrageant que le désinvolte mémorialiste fait de sa propre famille, pour nous haute en couleur : père avocat, et la mère, d'une famille de luthistes de Crémone, un sacré petit bout de femme chaussée de patins immenses, bilieuse et querelleuse, mais spirituelle. Le fils ne le sera pas moins. S'accompagnant du luth, elle chantait « comme un ange » mais semble un démon conjugal. Devant elle, si impérieuse, l'avocat professionnel de la parole n'osait souvent pas ouvrir la bouche tant elle le contredisait, même en matière de lois, couple tumultueux, en venant, plus qu'aux mains, à l'épée pour vider une querelle juridique sur

l'interprétation de la loi Frater a frates de Justinien ! Bons juristes litigieux mais mauvais parents : ils se séparent volontairement de corps, de biens et d'enfants partagés (heureusement pas à la Salomon !), le petit Dassoucy restant à Paris avec son père. Ce dernier concubinait avec la servante maîtresse, et marâtre, haineuse envers l'enfant du premier lit, qui le lui rend bien, en étant, selon son propre aveu, « aux couteaux » avec elle. Quelle famille, décidément ! C'est conté avec une bonne humeur pleine de charme, un humour digne de Cervantes, un sens de la comédie conjugale qui ne démeriterait pas du Molière des Femmes savantes.

Le gamin rebelle, fait des fugues dès neuf ans, ne doutant de rien, il se fait passer pour astrologue à Calais, guérit même un « malade d'imagination », passe pour magicien... qu'on veut noyer. Bref, au sens propre, le petit Dassoucy est déjà un pícáro, dans le vrai sens littéral –et littéraire– espagnol, un jeune garçon, émancipé de sa famille, anti-héros vagabondant, survivant de petits métiers et la ruse. Vraie signature du pícáro, il conte sa vie à la première personne, tel Lazarillo de Tormes (1554) le premier en titre mais qui donna un modèle définitif au roman picaresque, ses avatars pouvant être le Jack Kérouac de Sur la route et Le Vagabond solitaire, en passant par le fictif Gil Blas de Santillan de Lesage qui se revendique du genre.

Louis XIII le nomme maître de musique du jeune Louis XIV et, à savoir le goût de ce dernier pour le luth et la guitare, à la qualité de l'élève on voit celle du maître. Amant, dit-on de Cyrano, ce qui n'est pas un gage de médiocrité sans doute, mais liaison tumultueuse et dangereuse puisque, après leur rupture en 1653, ce dernier se répand en libelles contre lui et menaces de mort signées : guerre publique de pamphlets de part et d'autre, ce qui manifeste tout de même la notoriété des deux amants désunis mais unis par une même veine et verve satiriques. À la différence que Cyrano est de plus un bretteur réputé, mais qui s'abaisse à le dénoncer comme athée. Ce qui aurait contraint le musicien à quitter Paris pour des tournées en province puis la France pour l'Italie, escorté de ses deux

pages chanteurs, enchanteurs par d'autres charmes ne devant rien au chant que ses amis puis ennemis Chapelle et Bachaumont dénonceront également.

Il connaîtra la prison, pour dettes, grivèlerie, athéisme, homosexualité, et il avoue, avec légèreté, dans ses « Aventures » qu'il donne lui-même comme « burlesques » :

« Les femmes m'appelaient hérétique, non pas en fait de religion mais en fait d'amour. » (Aventures burlesques de Dassoucy) [2]

Mais il a risqué le bûcher pour sodomie en 1655 à Montpellier pendant qu'il accompagne, alors aussi itinérant que lui, Molière et sa troupe. Puis, de nouveau à Paris, il est emprisonné pour sodomie en 1673. Et il a goûté aux geôles du Saint-Office à Rome pour athéisme, dénoncé semble-t-il par son propre page Pierrotin, un sacré numéro digne du maître, qui lui avait déjà valu les dénonciations ironiques de Chapelle sur ce gamin attaché à son train, arrière bien sûr. Ironie du sort ? Séduit par la voix du jeune page, le duc de Mantoue l'enlève à Dassoucy pour en faire un castrat à la voix enfantine préservée !

À son retour en France en 1670, après sa rupture avec Lully, Molière, dont il espérait devenir le musicien attitré, lui préfère Charpentier, ce qui blesse le musicien vieilli, qui, comme à chaque fois, s'exprime par écrit. Mais il aura fait la musique de la pièce à machines de Corneille, Andromède, commandée par Mazarin, dont un air se trouve dans le disque.

Le bouillonnant musicien laisse une œuvre poétique abondante, des poèmes dans le goût parodique du temps, tel le Virgile travestide Scarron parodie de l'Énéide, paru entre 1648 et 1653, mais que Dassoucy a anticipé avec Le Jugement de Paris en vers burlesques 1648, et L'Ovide en belle humeur, 1650. La notice de Wikipedia en donne une impressionnante liste. Beaucoup de ses textes, dont ses « aventures », sont sur les archives Gallica en fac simile mais, le directeur du colloque mentionné, Dominique Bertrand, a publié Les Aventures et les Prisons, une édition critique chez Honoré Champion en 2008.

Airs à quatre parties : sauvés de l'oubli

Dassoucy a composé Les Amours d'Apollon et de Daphné, comédie en musique dédiée au Roy durant sa dernière prison au Châtelet en 1673, dont seul reste le livret, et des ballets dont le titre fait rêver et sourire, Les Biberons, Les Enseignes des cabarets de Paris, hélas perdus.

Airs à quatre parties (1653)

Poésie topique

Hormis l'air d'Andromède de Corneille (« Vivez, heureux amants »), les poèmes musiqués par Dassoucy sont de lui-même. Comme je le disais déjà à propos des textes des airs de cour de Lambert, hors la qualité musicale qui les transfigure, il ne faut pas s'attendre à une beauté poétique originale que le Grand Siècle avait balayée en grand, raillant, comme le Père Bouhours, les joyaux de la poésie baroque espagnole et italienne du courant international pour se confiner dans l'étroitesse académique de frontières nationales. Dans la recherche, sans doute généreuse, d'une langue compréhensible à tous, transparente, les théoriciens purgent les poèmes d'images obscures (même la traduction d'Homère), de métaphores « hardies », « outrées », honnies par les jansénistes, condamnant toute licence verbale, dénonçant la moindre originalité (Racine fait grincer les dents des rhéteurs par certaines audaces), ce qui en fait de poésie, à l'exception de quelques poètes de la première moitié du siècle, de La Fontaine et Racine, n'a pour résultat que des « poèmes » réduits à de la prose rimée, exploitant à satiété tout un répertoire répétitif de métaphores lexicalisées, qui ont donc perdu leur poéticité.

On retrouve donc ici les poncifs hérités des troubadours de la Belle Dame sans Merci en version pastorale enrubannée : pour un « amant infidèle » qui « s'en va », il y a toute une troupe, un troupeau de cruelles pastourelles faisant mourir d'amour l'amoureux éploré : Cloris, « bergère insensible », « l'infidèle Amarante » désolant son berger, Phillis, « trop volage bergère », l'« inhumaine Silvie [sic] », Sylvie, Iris,

noyant dans les larmes l'amant transi dans le cliché typique d'un cadre tout aussi topique de « belles forêts », de « bois charmants », de « rochers, belles fontaines » où se consume plus que ne se consomme le « feu », la « flamme », « le flambeau » « d'un cœur réduit en cendres ».

Un poème, cependant exprime un exil amoureux (Il est bien temps, adorable princesse), un deuil Esprit du ciel, divin génie, (« Absent de vous, je suis sans vie »), sans doute une mort, qui anticipe Sur les lagunes de Théophile Gautier, magnifié par Berlioz, Fauré, Gounod.

Airs à quatre parties : quatre voix

Je ne peux que répéter ce que j'ai dit ailleurs : le cliché le plus éculé de ces poèmes dont la poésie se réduit à la rime, le mot le plus banal et convenu, (larmes, douleur, mort...) par le miracle de la musique, des agréments virtuoses du chant, s'irise de couleurs, de saveurs et le lieu commun accablant devient alors le lieu commun à tous qui nous a accablés ou nous accablera un jour, tristesse, abandon, chagrin d'amour, perte, deuil. Nous nous reconnaissons alors dans l'envie de ces solitudes, nous retrouvons dans ce printemps inévitablement fleuri, dans la banalité ces affects qu'un jour ou l'autre nous avons tous éprouvés.

Ces airs sont à quatre voix, sans la rituelle basse continue. On regrette un peu que le disque ne donne pas un seul exemple de l'original des dix-neuf airs enregistrés. Cela aurait permis de mieux appréhender le travail musicologique remarquable de Marco Horvat. Il s'explique sur ses options : sa liberté est celle même dont usaient largement les musiciens de l'époque sur des partitions dont tous les connaisseurs du Baroque savent la plasticité, les formes diverses qu'elles pouvaient prendre selon les circonstances de lieu, d'effectifs musicaux, d'interprètes : « l'adjonction d'une basse continue au théorbe est une évidence », dit-il, évidence « audible » dirons-nous dans la mesure où Dassoucy, virtuose du luth, sans doute aussi archiluth ou théorbe, se met en scène jouant de ces instruments à cordes pincées, accompagnant ses deux pages

chanteurs et lui-même, donc, déjà trois voix. La variété des voix, relayant le passage soliste répond à une musique harmonique mais pas forcément affranchie de la polyphonie, du contrepoint, dont il faut rappeler qu'elle est aussi une pratique musicale non professionnelle de la sociabilité du temps : on chante en famille, entre amis, ladite « musique de table » exprime bien ce partage festif, dont témoigne aussi la peinture. C'est le sentiment chaleureux que donnent ces voix plurielles aux tessitures différentes, mêlées, emmêlées amoureusement quand la féminine a pour répondant celle de l'homme.



Les airs alternent avec des parties instrumentales de flûte, violes, violons d'Ennemond Gautier, un confrère apprécié de Dassoucy. De la sorte, agencé avec goût, ce disque nous offre le seul vestige de la musique de ce prolifique auteur, le texte de ses dix-neuf airs, auréolés d'un contexte historique musical éclairant : dans un écrin, un rayonnant cadre baroque.

CD événement, critique. Airs à quatre parties du Sieur Dassoucy, Faenza, direction Marco Horvat (1 cd Éditions Hortus).

Sarah Lefeuvre : voix et flûtes
Saskia Salembier : voix et violon
Francisco Mañalich : voix et basse de viole
Emmanuel Vistorky : voix
Aude-Marie Piloiz : dessus et basse de viole
Marco Horvat : théorbe, guitare et voix .

<https://www.babelio.com/livres/Charles-Coypeau-dAssoucy-Les-aventures-deMdAssoucy-T1-Edition-de-1677/746520>

Cet ouvrage est une réimpression à l'identique de l'édition originale numérisée par Gallica.

Charles Coypeau d'Assoucy

ISBN : 9864040227

Éditeur : CHAPITRE.COM – IMPRESSION À LA DEMANDE (01/01/2014)

[1] On ne peut ne pas signaler le colloque passionnant dont tous les participants participent, à l'évidence, de cette sympathie, dont je parlais, qui émane de notre homme : □Dominique BERTRAND (éd.), AVEZ-VOUS LU DASSOUCY ? Actes du colloque international du CERHAC (Clermont-FERRAND, 25-26 juin 2004)

PU Blaise Pascal, 2005, 414 p., 30 €

[2] Voir l'excellente notice Wikipedia.

LIVRE événement, annonce. LASSAUZET Benjamin : L'Humour de Claude Debussy (Editions L'Harmattan, parution juillet 2019)

LIVRE événement, annonce. LASSAUZET Benjamin : L'Humour de  Claude Debussy (Editions L'Harmattan, parution juillet 2019). Le titre ne manque d'interroger tant l'écriture de Debussy ne semble pas soluble dans l'humour, la facétie, le délire comique revendiqués comme tels... De la Mer à Prélude à l'après-midi d'un faune... c'est plutôt la sensibilité

atmosphérique et la sensualité mystérieuse qui marquent l'œuvre entier de Claude... et pourtant : « Qu'on le positionne sur le terrain, impressionniste, du flou, de l'indéterminé et de la couleur, ou sur celui, symboliste, des correspondances, du mystère et de l'imaginaire, Debussy se voit toujours irrémédiablement séparé de sa muse comique. Pourtant, sa production musicale humoristique est très loin d'être insignifiante puisqu'elle représente plusieurs dizaines d'œuvres ayant jalonné toute les étapes de sa vie créatrice. ... » ainsi l'éditeur remet-il les pendules à l'heure s'agissant d'un portrait complet de Debussy.

Mais le texte de Benjamin Lassauzet élargit son sujet et son spectre d'analyse car ici outre son humour, c'est aussi l'homme, l'épistolier, le critique, le dramaturge et l'interprète qui se dévoilent page après page. Y-a-t-il une vis comica chez Debussy : oui, trois fois oui ! semble nous dire l'auteur. Comme Mozart ou Haydn, Debussy fut aussi capable d'autodérision et d'un imaginaire comique... Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews

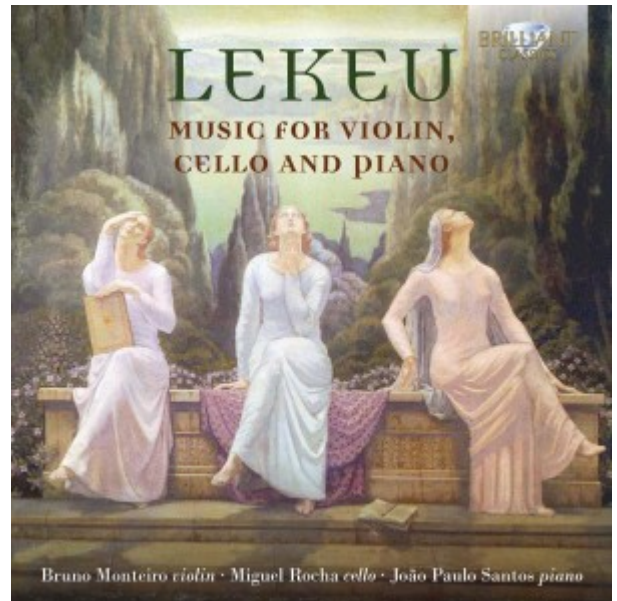
LIVRE événement, annonce. LASSAUZET Benjamin : L'Humour de Claude Debussy (Editions [L'Harmattan](#), parution juillet 2019) – 17 x 24 cm, 452 pages – 8 illustrations

CD critique. LEKEU : Sonate pour violon, Trio pour violon / violoncelle (Monteiro,

Rocha, JP Santos (1 cd Brilliants – 2018)

CD critique. LEKEU : Sonate pour violon, Trio pour violon / violoncelle (Monteiro, Rocha, JP Santos (1 cd Brilliants – 2018).

Lekeu comme de nombreux génies précoces fut fauché à 24 ans (mort à Angers le 21 janvier 1894) par la fièvre typhoïde, nous laissant orphelins d'un talent rare et déjà passionné dont la très riche texture, le goût des chromatismes, une pensée manifestement wagnérienne (en cela fidèle au goût de ses mentors D'Indy et Franck) demeure la promesse éternelle d'une maturité à jamais refusée. Pourtant les deux partitions abordées ici indiquent clairement l'accomplissement manifeste d'une écriture aboutie, dense, intense malgré le jeune âge du compositeur romantique français. Il remporta d'ailleurs le 2ème Prix de Rome belge en 1891 (pour sa cantate Andromède à réécouter d'urgence). Le sens des couleurs, le flux harmonique aux modulations et passages ininterrompus façonnent un matériau particulièrement opulent et actif, jusqu'à la saturation. A leur écoute, le « Rimbaud » de la musique française n'a pas usurpé son surnom, ni la pertinence de ce rapprochement poétique.



Souvent présentée telle sa pièce maîtresse, **la Sonate pour piano et violon en sol majeur**, composée à l'été 1892, créée avec succès à Bruxelles en mars 1893 par le violoniste célèbre Eugène Ysaÿe (qui fut surtout le commanditaire de la Sonate). Il faut beaucoup d'énergie et d'engagement, mais aussi de la finesse pour assumer ce lyrisme permanent dont la suractivité peut obscurcir le sens et la clarté de l'architecture. Car influencé aussi par Beethoven, Lekeu a la passion de la forme, du développement, animé par une ambition musicale et un instinct perfectionniste, en tout point remarquable. Tout s'enchaîne parfaitement dans cette Sonates à 2 voix dont l'acuité expressive fait briller un lyrisme mélodique débordant, un sens de la structure aussi mieux équilibrée... : canalisé et construit dans le premier épisode « Très modéré » plutôt séduisant et léger ; le central « très lent » fait valoir les qualités de nuances du violon plutôt introspectif ; avant le Finale (Très animé), ouvertement passionné voire débridé mais toujours frais et printanier.



Plus attachant selon notre goût, **le Trio avec piano** a le charme d'une sincérité rayonnante quoiqu'encore indécise voire maladroite dans son écriture. Il est un peu plus ancien (composé en 1890) où se déploie davantage dans sa construction plus explicite, l'influence de la structure beethovénienne, quoique le premier et dernier mouvement regorgent d'idées et de réminiscences harmoniques denses et mêlées qui fondent les critiques regrettant trop de développements. Ambitieuse, la partition déploie 4 mouvements particulièrement « bavards » ou ...dramatiques, diront les plus bienveillants. Âme passionnée et d'une force intranquille, Lekeu sait déployer une imagination intime sans limites comme l'atteste le premier mouvement où dialoguent deux épisodes très contrastés (lent puis allegro énergique), exprimant une palette de sentiments aussi proluxe

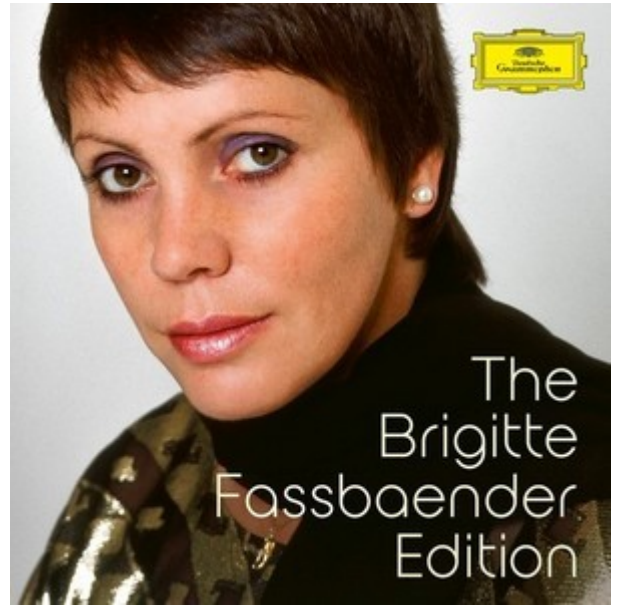
que nuancée : de la douleur première, à la sombre rêverie, ... du renoncement furtif à la dépression plus diffuse : tout ici par le filtre d'une sensibilité experte et hyperactive, dénonce et éprouve l'échec et la répétition des blessures intimes. Le très lent, puis le Scherzo, hautement syncopé, enfin le finale qui est un Lent lui aussi, peut-être trop long quoique harmoniquement passionnant, accréditent le génie bien trempé du jeune romantique; les trois interprètes malgré un piano à notre avis trop présent, au risque d'un déséquilibre sonore, restitue le jaillissement des motifs en échos ou en opposition ; que raffine aussi le violon tout en intensité maîtrisée du Bruno Monteiro. Restent la Sonate violoncelle / piano (1888), le Quatuor avec piano (1893) pour saisir le génie d'un Lekeu juvénile et passionnant. De prochains enregistrements ? A suivre.

CD, critique. Guillaume Lekeu (1870-1894) : Sonate pour violon et piano en sol majeur – Trio pour piano, violon et violoncelle en do mineur. Bruno **Monteiro**, violon. Miguel **Rocha**, violoncelle. João Paulo **Santos**, piano. 1 CD Brilliant Classics. Enregistrement réalisé au Portugal, été 2018. Livret : anglais-portugais. Durée : 1h17mn

**CD coffret, événement. The
BRIGITTE FASSBAENDER edition
(11 cd DG Deutsche**

Grammophon)

CD coffret, événement. **The BRIGITTE FASSBAENDER edition (11 cd DG Deutsche Grammophon)**. Elle vient d'avoir 80 ans ce 3 juillet 2019 (née berlinoise en 1939) : la mezzo **Brigitte Fassbaender** aura marqué les planches surtout à partir de 1970 , – première décennie où elle se saisit de premiers rôles lyriques, grâce à un tempérament dramatique qui sait articuler et aussi projeter le texte : la chanteuse lyrique est aussi une formidable diseuse, habile et convaincante dans les lieder de Schubert, Wolf, Strauss, surtout Brahms et Liszt... ce que rappelle avec justesse le coffret de 11 cd, édité en ce mois de juillet anniversaire par **DG Deutsche Grammophon**. Son timbre souple et sombre mais heureusement cuivré, éblouit dans les rôles travestis dont témoigne la réussite de ses prises des rôles tel surtout l'amant de La Maréchale, à son lever au I : « Quinquin » / Octavian (Le Chevalier à la rose de R Strauss), mais aussi Sextus dans La Clémence de Titus de Mozart... La Fassbaender est de la trempe des Christa Ludwig (née aussi Berlinoise mais en 1924) : une voix, un jeu dramatique, et une personnalité admirable, une partenaire qui savait se fondre et participer dans chaque maison d'opéra avec un réel esprit de troupe. Les 11 cd ainsi regroupés forment un portrait équilibré, emblématique des choix artistiques de la cantatrice qui fut capable de chanter l'opéra italien, Mozart, Wagner et Verdi, surtout le lied. Les 7 premiers cd sont dédiés à l'articulation des textes germaniques mis en musique par Schubert (*Die Schöne Müllerin, Schwanengesang; lieder...*) ; Loewe (*Lieder, Frauenliebe*), Schumann (*Frauenliebe und leben, lieder...*) ; Wolf (*Mörike lieder*) ; surtout l'excellent



programme réunissant les lieder de Strauss et Liszt. En bonus, les duos de Dvorak et Brahms.



Puis, DG souligne le métal coloré de ce timbre qui s'est entendu avec l'orchestre, chez Mahler (lieder avec orchestre, extraits du Chant de la terre), Brahms (Alt-Rhapsodie), Moussorgski (Chants et danses de la mort). Enfin les deux derniers cd (10 et 11) sont dédiés aux personnages lyriques : de VERDI (Azucena / Il Trovatore) à WAGNER (Brangäne dans Tristan und Isolde), sans omettre SCHOENBERG (ses fabuleux Gurre-lieder). A noter aussi ses rôles mozartiens : Sextus (Titus), Dorabella (Cosi)... Portrait discographique incontournable. Bon anniversaire Brigitte !

CD coffret, événement. The BRIGITTE FASSBAENDER edition (11 cd
[DG Deutsche Grammophon](#))

Works by
Schubert · Loewe · Schumann
Wolf · Lizst · R. Strauss
Dvorák · Brahms · Mahler
Mussorgsky · R. Wagner · A. Scarlatti
Mozart · Humperdinck · Pfitzner
Puccini · J. Strauss II · Verdi
Schoenberg
Brigitte Fassbaender, mezzo-soprano

Wiener Staatsoperchor
Wiener Philharmoniker
Karl Böhm

Mozarteum Orchester Salzburg

Leopold Hager

Berliner Philharmoniker

Carlo Maria Giulini

Deutsches Symphonie-Orchester Berlin

Riccardo Chailly

Symphonieorchester

des Bayerischen Rundfunks

Rafael Kubelik

Parution internationale le 7 Juin 2019

CD coffret, événement. The BRIGITTE FASSBAENDER edition (11 cd

[DG Deutsche Grammophon](#) – 0289 483 6913 3

CD, coffret, événement, critique. BERLIOZ rediscovered / JE Gardiner (8 cd, 1 dvd Decca)

✖ **CD, coffret, événement, critique. BERLIOZ rediscovered (8 cd, 1 dvd Decca).** Pour les 150 ans du grand Berlioz, Decca exhume les enregistrements historiques réalisés par Gardiner pour Philips. Le chef a dirigé Les Troyens au Châtelet, fait marquant de l'histoire du Théâtre parisien : Gardiner comme ses compatriotes et prédécesseurs Thomas Beecham ou Colin Davis, perpétue la flamme berliozienne depuis l'Angleterre. La noblesse nerveuse néoantique, néogluckiste ici, d'Hector continue de fasciner nos voisins abonnés au Brexit. Leur culte de Berlioz (né le 11 décembre 1803 à la Côte-Saint-André en

Isère ; et mort à Paris le 8 mars 1869) prend une consistance particulière grâce à ce coffret événement, regroupant 8 cd et 1 dvd. Berlioz redécouvert désigne l'apport des instruments historiques, ceux de l'Orchestre Révolutionnaire et Romantique sous la baguette fiévreuse du Britannique **John Eliot Gardiner**. Depuis l'Opéra de Lyon aussi, où avec l'orchestre maison, il enregistre la Damnation de Faust, en un geste aussi concis, affûté qu'intense.

Les couleurs sont contrastées, vives, fouettées, mais mieux équilibrées qu'au concert, belle dynamique optimisée que permet l'enregistrement studio. Fougueux, Gardiner « ose » Berlioz davantage comme un révolutionnaire que comme un Romantique. Le compositeur qui se disait surtout « classique », dans l'adoration de Gluck, n'aurait peut-être pas adhérer à tant de violents accents et de trépidante sensibilité musicale : n'empêche, voici l'éloquente **Messe Solennelle**, première partition d'envergure d'un compositeur de 22 ans (créée en 1825), restituée dans ses équilibres spatialisés d'origine, avec ce tranchant vif et ses couleurs fauves. Voici **la Fantastique** (la transe volcanique et bacchique de ses épisodes finaux : la Marche au supplice et du Songe d'une nuit de sabbat), **Harold en Italie** et **Tristia**, la sublime fresque shakespearienne de **Roméo et Juliette**, enfin **La Damnation de Faust**, sommet de son inspiration lyrique et dramatique. Ici Berlioz éructe et colore, intensifie et enrichit le paysage sonore et orchestral : il réinvente l'orchestre comme Turner réinvente la peinture. En Berlioz, Gardiner voit Goya et Tintoret ; il fusionne dans le corps et l'âme du Français, le fantastique chromatique du premier, l'élan, la construction du colossal du second. Avec Gardiner, Berlioz rime avec tempête et ouragan. Chez tous les pupitres.

Même si l'on trouve d'un certain côté, l'approche de un rien trop échevelée, moins équilibrée et raffinée qu'un Davis, sa compréhension du berlioz réformateur, affûté, vindicatif grâce au relief et au timbre des instruments d'époque, demeure indiscutablement passionnant. Gardiner reste donc la valeur

sûre pour cette année 2019, côté instruments anciens. Bonus complémentaire et éloquent sur la direction minutieuse et engagée de Gardiner, le DVD qui agrmente les 8 cd de ce cycle Berlioz sur instruments d'époque : à l'image, sont rétablies ainsi la Fantastique et la fameuse Messe Solennelle du « gamin » génial de 22 ans, dont certains thèmes mélodiques seront ensuite recyclés dans les œuvres dramatiques et symphonique de la maturité.

CD coffret, événement, critique. BERLIOZ rediscovered – John Eliot Gardiner joue Berlioz – 8 cd, 1 dvd (DECCA)

Symphony fantastique op. 14
Symphony « Harold en Italie »
Tristia op. 18
Romeo et Juliette op. 17
La Damnation de Faust
Irlande op. 2
Le Trebuchet op. 13 No. 3
La Mort d'Ophélie
8 Scenes de Faust
Messe solennelle
DVD « Berlioz Rediscovered »

Gérard Caussé, Catherine Robbin, Jean-Paul Fouchecourt, Gilles Cachemaille, Anne Sofie von Otter, Jean-Philippe Lafont, Fiona Wright, Robert Tear, Helen Watts, Viola Tunnard, Monteverdi Choir, Edinburgh Festival Chorus, Orchestre Révolutionnaire et Romantique, Orchestre de l'Opéra National de Lyon, John Eliot Gardiner.

CD, critique. LYMBURGIA : Le Miroir de Musique, Baptiste Romain (1 cd Ricercar)

CD, critique. LYMBURGIA : Le Miroir de Musique, Baptiste Romain (1 cd Ricercar). Un compositeur du nord, entre pays liégeois et Italie septentrionale se précise ici, grâce à ce programme enchanteur, aussi original que décisif. Johannes de Lymburgia, ou Giovanni di Francia cantore est actif dans la première moitié du XVe siècle à Liège, surtout en Italie du Nord (Vicenza) : d'où la variation italianisée de son patronyme Limbourg. Principal initiateur de sa résurrection par le disque (et le concert), Baptiste Romain prenant appui sur le manuscrit Q15 de Bologne révèle la puissance d'une écriture personnelle et poétique qui méritait absolument d'être enfin dévoilée. Son ensemble « Le Miroir de Musique » convainc indiscutablement par la sûreté du trait, l'équilibre et la transparence sonores, la justesse des intentions, le souci de fusion et de caractérisation aussi dans chaque pièce.

En stile ancien, traditionnel (grégorien) ou moderne (complexité rayonnante du contrepoint), Limbourg / Lymburgia : même dans la prière ou la célébration (mariale) les plus intenses, les chanteurs du Miroir n'oublient pas la couleur quasi souriante de leur geste ; de sorte que l'on a l'impression saisissante de pièces miraculeusement investies, porteuses d'une foi sincère, partagée, collective (Recordare frater pie), voire humaine et tendrement incarnée (Magnificat). Les solistes sont de ce point de vue remarquable, entre dévotion humble et prière individuelle.



L'esthétique du XV^e musical tend à l'abstraction collective propre à la construction polyphonique. Mais déjà perce ici une couleur individuelle, un sentiment fervent qui assoit idéalement chaque acte de dévotion, dans l'âme et le corps. Superbe équilibre et inoubliable restitution en faveur de Lymburgia / Limbourg.

CD, critique. LYMBURGIA : Le Miroir de Musique, Baptiste Romain (1 cd Ricercar)

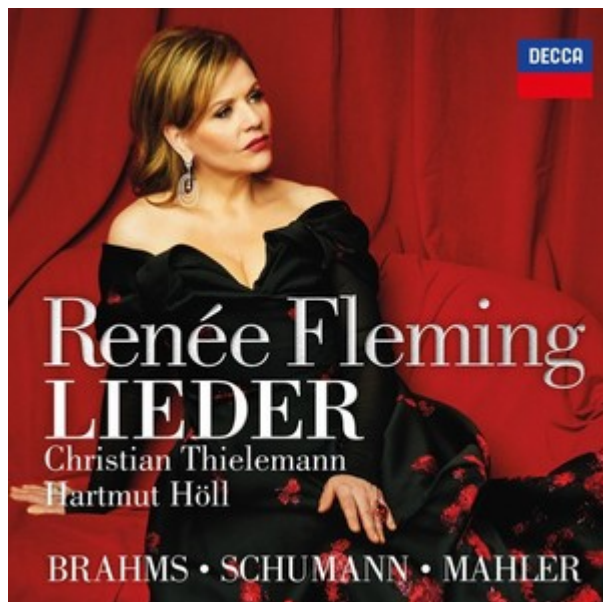
Programme :

Tota pulcra es
Gaude Felix Padua
Recordare Virgo Mater
Descendi in ortum meum
Magne Dies Leticie
Recordare Freter Pie
Virginis Paroles
Gaude Felix Padua
Kyrie qui de stirpe Regia
Kyrie
Sanctus Admirabilis Splendor
Agnus Dei
Christe Redemptor Omnium
Magnificat Octavi Toni
Salve Virgo Regia

Le Miroir de Musique
Baptiste Romain, direction

1 CD Ricercar 1h05 – RIC402

CD critique. RENEE FLEMING : LIEDER. Brahms, Schumann, Mahler (Thielemann, Höll – 1 cd DECCA, 2010, 2017)



CD critique. RENEE FLEMING :
LIEDER. Brahms, Schumann, Mahler
(1 cd DECCA 2010, 2017).
Comtesse Madeleine de rêve, ou
Maréchale extatique, enivrante,
Renée Fleming, « double crème »
n'a cessé de captiver chez
Richard Strauss. Alors qu'on la
croyait silencieuse, depuis ses
adieux à la scène lyrique, –
quoiqu'encore active dans le
registre du cross over et de la

comédie musicale..., la revoici... en cantatrice classique et en
diseuse, dans le lied germanique, celui de Brahms et surtout
Mahler.

Les lieder ici résument le geste actuel, l'état de la voix
d'une superdiva propre aux années 2000. Brahms – Schumann –
Mahler sont astucieusement abordés et dans le bon ordre, avec
un tact et une élégance, faite sobriété et nuances. Le jeu du
pianiste Hartmut Höll, accompagnateur reconnu de son épouse
diseuse Mitsuko Shirai accrédite la valeur et la réussite du
récital de dame Renée. Voix lyrique, l'américaine aborde
Brahms et Schumann avec une classe et une intensité d'opéra,
sans pourtant lisser ou atténuer l'impact du texte.

La justesse de l'intonation, le style toujours aussi raffiné

et nuancé (même si la voix n'a plus ni l'aisance ni le mordant d'antan), cette maîtrise des couleurs et de la ligne, ce goût de la caractérisation hyperféminine (une qualité qu'elle partage avec les plus grandes : Callas, Norman, et actuellement Netrebko) font le prix de ce programme pas si intimiste que cela. S'il n'était le murmure ciselé et sobre du piano... qui équilibre ainsi la prestation théâtrale de la diva. L'ambivalence des pièces pseudo populaires et simples de Brahms est comprise : celle qui fut les plus grandes héroïnes de Strauss ou Massenet (l'angélique mais tendre Manon et surtout Thaïs la transfigurée) caractérise, habite, éclaire de l'intérieur, chaque séquence ; par sa fragilité sirupeuse, par son mordant facétieux aussi. Voilà qui casse la sophistication parfois maniériste d'une Schwarzkopf (qui a chanté les mêmes héroïnes straussiennes). Le velouté et la chair de Fleming contre la musicalité abstraite de son aînée.

Belle réalisation au piano donc, mais aussi à l'orchestre pour les Rückert lieder de Mahler, ici restitués comme à leur création en 1905, avec l'orchestre (Philharmonique de Munich) sous la direction de Christian Thielemann : gorge en extase et souverainement colorée, chaude, ronde, voluptueuse, aux couleurs félines voire crépusculaires, « La » Fleming enivre et envoûte, dans les 5 lieder d'un Mahler plus sensualisés que jamais... straussiens. Pas sûr que le contemporain de Strauss aurait ainsi apprécié une telle « contamination / recoloration » ; mais l'expertise et l'éloquence de la diva assure la pleine cohérence poétique de l'opération. Convaincants défis d'une fin de carrière décidément surprenante.



CD critique. RENEE FLEMING : LIEDER. Brahms, Schumann, Mahler / Hartmut Höll (piano), Orchestre philharmonique de Munich, dir. Christian Thielemann (Rückert-Lieder) – Decca 2010, 2017 – 483 23357. 1h

Johannes Brahms

Wiegenlied, op. 49, n° 4

Ständchen, op. 106, n° 1

Lechengesang, op. 70, n° 2

Mondnacht, WoO 21

Des Liebsten Schwur, op. 69, n° 4

Die Mainacht, op. 43, n° 2

Du unten im Tale, WoO 33, n° 6

Vergebliches Ständchen, op. 84, n° 4

Robert Schumann

Frauenliebe und leben, op. 42

Hartmut Höll, piano

Gustav Mahler

Rückert-Lieder

Renée Fleming, soprano

Orchestre philharmonique de Munich

Christian Thielemann, direction

**DVD événement, critique. RIHM
: Jakob Lenz. Georg Nigl (1
dvd Alpha, Bruxelles 2015)**

DVD événement, critique. RIHM : Jakob Lenz. Georg Nigl (1 dvd Alpha, Bruxelles 2015). Ce pourrait être l'événement du 1er festival d'Aix conçu par Pierre Audi en ce mois de juillet 2019: ce **Jakob LENZ** de Wolfgang Rihm est un pur chef d'oeuvre contemporain, ici filmé dès 2015 à Bruxelles. Produit à Stuttgart en 2014, l'opéra a été repris à Berlin en 2017 et fait escale donc cet été à Aix. La création à Hambourg en 1979 dévoilait la maîtrise du jeune **Wolfgang Rihm**, pas encore trentenaire alors, qui a le sens de la passion, de l'efficacité, de l'intimisme aussi : l'opéra dure juste un peu plus d'1 heure. 3 hommes et un petit chœur (6 chanteurs) expriment la lente mais progressive déchéance du héros, sa plongée irréversible dans la folie.



Le librettiste **Michael Fröhling** adapte le texte originel de Büchner : en 13 tableaux, chacun en pleine nature et dans des lieux différents, jalonne la descente aux enfers d'un homme condamné. La production referme l'horizon cependant, en un huis clos, étouffant, d'où jaillit des néons incisifs, avec sur le sol un filet d'eau qui attire toujours plus près Jakob. Comme dans les toiles du Caravage, on ne sait au juste si l'on est à l'intérieur ou à l'extérieur, probablement sur le site d'une cellule de soins psychiatriques : s'affairent autour du corps supplicié en souffrance de Jakob Lenz, Oberlin, le pasteur devenu responsable du centre, et aussi Kaufmann, converti en médecin plutôt cynique voire sadique. Le chef murmure, cisèle les vagues orchestrales en ondes complices et mordantes, dévoilant peu à peu la folie humaine, le dérèglement de la raison. Chaque protagoniste tient son rôle, défend sa partie dans un jeu entre ombre et lumière, mais c'est le gouffre saisissant de la fatalité qui s'abat sur Jakob dont **le baryton Georg Nigl fait un héros**

inoubliable tant chant et jeu dramatique sont sublimés à égalité. Théâtre total. L'intensité du sujet est servi par des maîtres interprètes. Il était juste de fixer la trace de cette très convaincante réussite scénique et musicale.

Mise en scène : **Andrea Breth**

Décors : Martin Zehetgruber

Costumes : Eva Dessecker

Lumières : Alexander Koppelman

Dramaturgie : Sergio Morabito

Jakob Lenz : **Georg Nigl**

Oberlin : Henry Waddington

Kaufmann : John Graham-Hall

Les 6 voix du Chœur :

Irma Mihelič, Olga Heikkilä, Maria Fiselier, Stine Marie Fischer, Dominic Große, Eric Ander

Orchestre symphonique de La Monnaie

Franck Ollu, direction

Enregistré à Bruxelles en mars 2015

1 DVD Alpha 717 – 1h13'28

**DVD, critique. WAGNER :
Lohengrin – 1 dvd DEUTSCHE
GRAMMOPHON (Thielemann,
Beczala, Meier... Bayreuth**

juillet 2018)

DVD, critique. WAGNER : Lohengrin – 1 dvd DEUTSCHE GRAMMOPHON (Thielemann, Beczala, Meier... Bayreuth juillet 2018). Le petit milieu lyrique avait fait des gorges chaudes pour cette production de Bayreuth, inaugurant une nouvelle mise en scène de Lohengrin, le chevalier céleste descendu des cintres pour sauver l'humanité indigne... Ce devait être aussi une prise de rôle en juillet 2018 pour Alagna. Patatras le Français abandonna et ce fut Piotr Beczala qui reprit le défi, quasi in extremis. Dans une réalisation tout à fait convenable, même... globalement convaincante.

D'autant que le parti est assez audacieux et contrevient à l'idéalisation fantasmatique qui est le propre du héros messianique : Yuval Sharon détruit le mythe du chevalier ici, sans cygne, mais anti héros, indécis, instable. Pire, d'un glaciale indifférence aux désirs de la princesse de Brabant, Elsa dont l'autorité est menacée par le couple noir Telramund / Ortrud. Il y a même du sadisme chez celui qui de Chevalier libérateur et protecteur, devient un demi bourreau, souhaitant faire payer à la naïve Elsa, celle qui pose la question interdite (dévoilant du même coup osons le dire, sa stupidité et son manque de confiance) : au III, Lohengrin n'a rien d'un époux aimant et compréhensif pour la jeune oie imbécile.

certes, l'heure médiatique et l'actualité étaient au mouvement pour la protection des femmes et contre le harcèlement professionnel (#balancetonporc)... d'où des scènes de supplices infligés aux femmes en second plan ; trop opportuniste, la mise en scène a pêché en voulant à tous prix faire coïncider la trame du livret avec cette honte internationale. L'équation actualité et opéra aurait pu être mieux réussie, en finesse comme en références maîtrisées : n'est pas directeur d'acteurs-chanteurs ni metteur en scène, qui veut (présence de la centrale électrique, pour le moins incongrue ; de même, quel sens donner à la présence des petites ailes aux dos des personnages, que gagne Lohengrin à l'issue de son combat

vainqueur, contre Telramund ?...).

BECSALA, HARTEROS, MEIER, ZAPPENFELD...

Quatuor gagnant pour le nouveau LOHENGRIN de Bayreuth

Sous la baguette, toujours active et caractérisée de **Christian Thielemann** (dont le teutonisme sied bien au relief néogothique du Romantique Wagner), saluons la langue contrastée, bondissante de l'orchestre, selon les tableaux) ;

Venu sauver ce qui pouvait l'être, le ténor polonais **Piotr Beczala** assume cette quasi prise de rôle à Bayreuth (il avait chanté le rôle à Dresde déjà) : en dépit d'aigus parfois mal couverts, tendus, imprécis, le chanteur séduit en Lohengrin, se hisse jusqu'aux traces du champion actuels (à Bayreuth) : Klaus Florian Vogt, d'autant que le nouveau n'a pas la maîtrise naturelle de l'allemand. Face à son angélisme vocal (malgré le sadisme souhaité par le metteur en scène), l'Elsa de **Anja Harteros** sonne presque trop sombre, révélant dans la puissance de réelles aptitudes à nuancer son personnage (pourtant de godiche manipulée par Ortrud).

La production de ce Lohengrin 2018 gagne aussi de la présence du mezzo noble et grave, trouble et fulgurant de l'immense **Waltraud Meier** (laquelle aura chanter tous les grands rôles féminins de Wagner, d'Ortrud à Isolde). Son retour à Bayreuth où elle a chanté dès 1983 (Parsifal, Kundry anthologique), affirme son charisme vocal, une présence dramatique surtout qui souligne l'art de l'actrice et de la tragédienne, fauve analytique, jugeant chaque partenaire avec un appétit et une tension, ultimes. Les ressources sont réduites car sa carrière

est derrière elle, mais quelle intonation, quelle intelligence dramatique, quelle diseuse capable de faire scintiller le théâtre wagnérien. Même autorité et évidence musicales pour le Roi Heinrich de **Georg Zeppenfeld**, devenu depuis quelques années, un familier de Bayreuth.

Saluons enfin le chœur préparé par **Eberhard Friedrich** qui fait mouche par sa plasticité et son engagement : un modèle dans le genre et la confirmation qu'ils sont pour chaque spectacle local, un pilier garant de réussite scénique.

Malgré les incohérences de la mise en scène, la solidité du cast vocal sauve cette nouvelle production de Lohengrin : le quatuor principal demeure quasi exemplaire.

DVD, critique. WAGNER : Lohengrin – 1 dvd DEUTSCHE GRAMMOPHON – Ref. N°0735621 – Bayreuth juillet 2018 / Parution le 5 juillet 2019.

Opéra romantique en trois actes – Livret du compositeur

Créé à Weimar le 28 août 1850

BAYREUTH, juillet 2018

Direction musicale : Christian Thielemann

Mise en scène : Yuval Sharon

Décors et costumes : Néo Rauch et Rosa Loy

Lumières : Rainhard Traub

Lohengrin : Piotr Beczala

Elsa : Anja Harteros

Ortrud : Waltraud Meier

Telramund : Tomasz Konieczny

Le Roi Henri : Georg Zeppenfeld

Le Héraut du Roi : Egils Silins

Les quatre nobles : Michael Gniffke, Eric Laporte, Kay Stieffermann, Timo Riihonen

Choeurs et Orchestre du Festival de Bayreuth

Chef des chœurs : Eberhard Friedrich

